

L'édition dans le monde arabe: l'Égypte comme une sorte de modèle

YVES GONZALEZ-QUIJANO

Alors que les premières presses arabes à caractères mobiles sont introduites au Liban dès le début du XVII^e siècle, il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour constater l'existence d'activités éditoriales privées articulées à un marché de l'écrit. Dès lors, on peut légitimement imaginer que la diffusion de l'imprimé arabe n'a pu manquer d'être influencée par les modèles dominants de l'époque, d'autant plus que la domination prenait dans cette région du monde la forme très concrète de l'occupation coloniale. Pourtant, poser le problème sous cette seule perspective comporte de nombreux risques, à commencer par celui qui consisterait à réduire cette histoire à l'opposition tranchée de deux univers, celui du dominateur et du dominé, du colonisateur et du colonisé, de l'Européen et de l'«indigène».

L'édition arabe, un modèle autonome?

En effet, les arguments ne manquent pas pour préférer une vision des choses plus complexe. On rappellera ainsi que la diffusion de l'imprimerie coïncide sans doute avec l'expansionnisme colonial européen, mais que le rôle joué par les élites locales, politiques et intellectuelles, dans ce processus est tout aussi avéré; mieux, ce sont elles qui furent, le plus souvent, à l'origine de l'introduction de techniques qui nécessitaient de toute manière d'être adaptées aux nécessités du monde arabe. Certes, on pourrait considérer que ces élites locales n'ont été, sur ce point, que de simples relais de la toute-puissance européenne, et que la domination symbolique résultant de l'intériorisation d'une nouvelle *épistémé*, selon la terminologie de Foucault¹, ne faisait que prolonger la tutelle politique et économique imposée à la majorité de la zone arabophone de l'ancien Empire ottoman. Mais on sait également, depuis Benedict Anderson², combien la diffusion de la presse arabe a contribué à la création d'une «communauté imaginaire», ciment d'un nationalisme qui, précisément, finirait par mettre un terme à la domination étrangère. Enfin, de manière plus radicale encore, on pourrait aisément prétendre qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y a pas davantage aujourd'hui, imposition de tel ou tel modèle européen, tout simplement parce que la langue a créé une barrière séparant, même au temps de

1. Voir la lecture de cette période de l'Égypte par l'historien américain T. Mitchell dans *Colonising Egypt*. Cambridge University Press, 1988.

2. B.R.O'G. Anderson, *Imagined Communities*, London, Verso, 1983.

l'occupation coloniale, deux univers culturellement cloisonnés, pratiquement imperméables l'un à l'autre et, en ce sens, «autonomes» l'un par rapport à l'autre.

Discutable, par conséquent, l'examen de cette tradition éditoriale particulière sous l'angle de la domination éventuelle exercée par des modèles exogènes a pour autre risque de poser en préalable, sans s'interroger réellement sur son existence, une édition arabe confrontée à la diffusion, plus ou moins amicale, des méthodes et des traditions propres à l'espace européen. Or, si la dimension nationale constitue à coup sûr une donnée fondamentale de la culture arabe moderne à partir de la renaissance arabe³ au XIX^e siècle (la *nahda*), c'est – l'histoire politique en a voulu ainsi – essentiellement à titre de question, ou encore de projet. Pour cette raison, il n'y a jamais eu, et il n'y a toujours pas, d'édition arabe «nationale», tout au moins dans un des sens que l'on donne à ce terme vis-à-vis du monde arabe. En effet, l'adjectif national peut y être compris de deux manières différentes (au moins), selon l'échelle retenue: soit le territoire d'un État parmi d'autres, soit le monde arabe dans sa totalité. Adopter la première solution, celle du niveau étatique, permet de s'interroger sur la spécificité du cas algérien, tunisien, égyptien, etc., mais fait disparaître le questionnement implicitement contenu dans la question, celui de l'existence, dans cette aire culturelle, d'une tradition éditoriale autonome ou indépendante. Pour aborder celle-ci, il est certainement tentant de retenir la perspective la plus globale, qui est aussi la plus riche, mais l'aspiration à l'unité du monde arabe a pris un sens différent selon les époques, et en outre elle n'a jamais connu de réelle traduction politique.

Pour tenter de contourner cette difficulté, on propose donc ici de s'intéresser non pas à l'édition *du* monde arabe, mais à l'édition *dans* le monde arabe, en renonçant à croire à l'homogénéité parfaite des faits éditoriaux, mais en considérant aussi que l'histoire de cette région, pour le passé, ainsi que la sociologie culturelle, pour les enjeux actuels, apportent suffisamment d'éléments aptes à faire surgir, face à ses homologues européens, un modèle dominant arabe. De ce point de vue, on peut considérer que la mise en place d'une édition égyptienne irriguant une bonne partie du monde arabe constitue un horizon de référence propre à éclairer la situation particulière du livre imprimé dans cette partie du monde.

Les débuts de l'imprimerie arabe au XIX^e siècle

À la différence de ce qu'ont pu connaître les pays européens, l'introduction de l'imprimerie dans le monde arabe fut, pour reprendre une image de la politologie, très largement imposée non seulement du dehors mais également «par le haut». On pense ainsi aux premières presses installées dans les couvents maronites du Levant ou aux ateliers (rivaux!) créés dans la région par les missions catholiques ou protestantes au milieu du XIX^e siècle, mais plus encore aux conditions qui virent l'introduction de l'imprimerie en Égypte, à bord des vaisseaux de l'expédition de Bonaparte pour commencer puis sous l'impulsion du fondateur de l'Égypte moderne, Muhammad Ali, qui considérait, dès 1815, l'acquisition de cette technique comme un préalable nécessaire

3. Voir A. Hourani, *Arabic Thought in the Liberal Age*, Cambridge University Press, 1983.

à la modernisation de l'État⁴. En revanche, il fallut attendre l'année 1855 pour assister à la création du premier journal privé (*Mir'at al-ahwâl*, à Damas), et encore une ou deux décennies de plus pour considérer qu'un véritable marché de l'imprimé, animé par l'initiative privée, existait désormais dans certaines régions du monde arabe.

Néanmoins, une fois les premiers barrages levés⁵, la nouvelle technique connut un prodigieux développement, «par le bas» cette fois, un développement qui entraîna une modification considérable de l'organisation du champ symbolique et permit l'apparition d'une nouvelle figure sociale, celle de l'«intellectuel arabe», au sens moderne du terme. Alors que la puissance politique poursuivait dans la plupart des cas des objectifs étroitement locaux, liés à la consolidation d'un pouvoir aussi autonome que possible par rapport à la Sublime Porte – outre l'Égypte, les exemples sont nombreux: Tunisie de Kheireddine, Palestine d'Ibrahim Pacha, Irak de Midhat Pacha... –, les efforts des premiers hommes de l'imprimé arabe prirent le plus souvent une orientation diamétralement opposée et tendirent, au contraire, à s'unifier autour d'une «communauté imaginaire», apparue et nourrie grâce aux perceptions et aux conceptions véhiculées par l'imprimé.

Sensibles aux apports de la culture et de la pensée européenne, convaincus même de sa supériorité dans certains domaines allant de l'apport scientifique aux formes d'organisation politique, ces intellectuels n'en étaient pas moins farouchement opposés à toute domination étrangère. Jouant des antagonismes entre les différentes puissances étrangères (parmi lesquelles on peut ranger l'Empire ottoman), ils s'ouvrirent de très nombreux canaux pour exprimer leurs aspirations sociales et politiques, qui prirent majoritairement une forme unitaire exprimée autour de la dimension arabe (*Le Réveil de la nation arabe*⁶) ou musulmane (avec le panislamisme d'al-Afghânî par exemple). En dépit des entraves politiques, celles des frontières entre États et celles de la répression, cette pensée unitaire, sous tous ses aspects, se mit à irradier l'ensemble du bassin arabophone, les pays du monde arabe en premier lieu mais également les élites cultivées de nombre de régions musulmanes⁷.

4. La célèbre imprimerie de Bûlâq sera créée en 1821, mais c'est dès 1815 que se nouent les premiers contacts avec les imprimeurs milanais en vue de la réalisation de fontes arabes.
5. Barrages non pas seulement religieux, comme on s'est plu à le répéter souvent, mais bien davantage culturels, au sens large du terme, et même économiques. En effet, l'introduction de l'imprimerie mettrait en péril une véritable industrie de la copie, florissante dans tout l'Empire ottoman, en même temps qu'elle imposait une transformation radicale des procédures de transmission du savoir héritées de l'âge classique, procédures fondées sur la cooptation, l'initiation orale, la hiérarchisation des savoirs, etc. Enfin, comme dans le cas d'autres traditions culturelles, on ne saurait négliger l'importance d'un rapport spécifique, à la fois religieux et esthétique, à l'écrit dont le passage par la lithographie, dans le cas arabe, est sans doute la trace. Voir André Demeerseman, «Une parente méconnue de l'imprimerie arabe et tunisienne: la lithographie», *IBLA*, 4^e trim. 1953, 16^e année, n° 64, p. 347-389; 1^{er} trim. 1955, 17^e année, n° 65, p. 1-140.
6. Titre de l'ouvrage publié à Paris, en 1905, par le Syrien Najib 'Azûrî, qui formalise une réflexion entamée bien plus tôt, par exemple dès 1875 par les étudiants du Collège protestant de Beyrouth. Voir G. Antonius, *The Arab Awakening. The Story of the Arab National Movement*, London, Hamish Hamilton, 1938.
7. Les données que l'on possède ainsi sur la diffusion de la presse arabe à la fin du XIX^e siècle révèlent l'existence d'un important lectorat arabophone, jusque dans l'Asie du Sud-Est. Voir A. Ayalon, *Language and Change in the Arab Middle East*, Oxford University Press, 1987, p. 136, note 17; et J. Berque, *Égypte, impérialisme et Révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 215.

L'essor du pôle éditorial égyptien

Durant la même période, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, des circonstances politiques particulières contribuèrent encore à concentrer cette production éditoriale autour d'un pôle unique, l'Égypte. Avant l'âge moderne, l'activité intellectuelle et culturelle dans le monde arabe (mais la remarque peut être étendue au monde musulman) était organisée autour d'un certain nombre de centres, partiellement en concurrence, naturellement, mais également complémentaires. Dans le domaine des sciences islamiques par exemple, Le Caire, avec la prestigieuse mosquée Al-Azhar, devait compter avec l'existence d'autres lieux d'enseignement non seulement en Égypte (Alexandrie, Tanta...) mais plus encore dans les pays voisins (la Qarawiyyîn de Fès, la Zitouna de Tunis, Damas, les centres religieux d'Irak, pour n'en citer que quelques-uns). Aux premiers temps de la production imprimée, on constate encore une relative diversité de la carte éditoriale arabe, ne serait-ce qu'en raison des origines, largement politiques comme on l'a déjà mentionné, qui présidèrent à la création de centres d'impression. Néanmoins, à partir du milieu des années 1870, une partie importante des élites présentes dans les pays du Levant (Liban, Syrie, Palestine), le premier grand foyer de la renaissance arabe, quitta une zone en proie aux troubles confessionnels, aux difficultés économiques, et sur laquelle les autorités ottomanes réaffirmaient leur pouvoir en imposant une censure pointilleuse. À un moment décisif par rapport à l'essor de l'imprimé arabe, de nombreux spécialistes émigrèrent alors vers le Nouveau Monde, mais d'autres choisirent Le Caire, contribuant ainsi à lui conférer le statut de capitale incontestable de l'édition arabe. Avec cet apport qui affaiblissait d'autant une éventuelle concurrence, l'Égypte, qui bénéficiait déjà de l'antériorité de ses réformes et qui jouissait d'une situation géostratégique incomparable, se retrouvait pratiquement seule sur la scène éditoriale arabe d'autant plus que l'occupation coloniale, tout particulièrement française, entravait ailleurs toute possibilité d'évolution dans ce domaine au profit d'une production dans la langue de la puissance coloniale.

C'est ainsi que la carte éditoriale du monde arabe prit la forme qu'elle devait garder pendant la plus grande partie du XX^e siècle, avec Le Caire comme pôle central monopolisant à lui seul près des trois quarts de la production⁸. Au regard de la situation européenne, marquée précisément durant cette période par un puissant mouvement d'industrialisation, l'édition arabe témoigne d'un «retard» indéniable. Certes, quelques données contredisent un tel constat. Le fait, par exemple, que des imprimeries égyptiennes progressent régulièrement en qualité au point qu'elles remportent plusieurs concours internationaux, ou encore que certaines maisons d'édition se montrent capables d'accompagner le mouvement d'innovation impulsé par les acteurs occidentaux les plus dynamiques. Les puissantes éditions Dâr al-Maaref en offrent sans doute le meilleur exemple pour cette période. Construisant progressivement un catalogue généraliste de qualité, sur la base d'une organisation interne d'une rigueur exceptionnelle dans ce contexte (avec la présence d'un comité de lecture et de véritables conseillers éditoriaux), leur dynamisme commercial, illustré par la création d'une grande collection de poche dès les années 1940, leur permet d'envisager de se lancer à la conquête de la scène

8. A. Khalifa, *Harakat nashr al-kitâb fi Misr [L'Édition en Égypte]*, Dâr al-thaqâfa, 1974, p. 38.

éditoriale arabe et d'envisager une politique de diversification régionale par l'ouverture d'une première filiale au Liban⁹.

Néanmoins, il faut bien reconnaître que les éditions Dâr al-Maaref constituent une exception au sein d'un système éditorial davantage comparable, par bien de ses traits, à la librairie européenne préindustrielle. En effet, durant toute cette période, l'édition égyptienne et, plus encore, ses équivalents – quand il en existe – dans les autres pays de la région se caractérisent par la présence de maisons éditoriales de taille réduite, fonctionnant sur un modèle familial. La spécialisation éditoriale est le plus souvent totalement absente et, dans la plupart des cas, l'imprimeur-éditeur assure lui-même la diffusion de sa production à l'intérieur de la niche qu'il s'est créée selon des méthodes largement artisanales. Sans surprise, on note également l'absence de toute organisation d'une activité économique dont le seul encadrement est imposé par les autorités politiques. Si la censure, politique, morale et religieuse, est rapidement mise en place à travers la promulgation d'un appareil législatif¹⁰, la propriété intellectuelle et industrielle des œuvres, celle des auteurs et des éditeurs, n'est que très peu reconnue¹¹. Pour autant, il faut se garder de céder trop vite aux facilités d'un regard européocentriste. Ainsi, l'absence d'organisation, voire l'«anarchie» du champ éditorial n'empêche pas, comme on peut le constater de nos jours encore, une réelle efficacité. Par comparaison avec les lourdeurs du système de distribution du livre en France, le «bricolage» égyptien, avec son réseau de kiosques à journaux le long des principales artères servant de capteurs du marché et permettant d'ajuster très finement la production à la demande, fait la preuve d'une efficacité indiscutable¹². La distribution familiale des tâches au sein d'une même entreprise peut entraver la mise en place d'une gestion moderne mais elle a également permis, à plus d'une reprise, une souplesse de fonctionnement, une capacité d'adaptation aux circonstances, particulièrement utiles dans un univers aux conditions politiques, économiques et sociales extrêmement volatiles.

Enfin, de façon plus fondamentale encore, c'est peut-être l'appréciation d'ensemble de l'activité éditoriale arabe durant cette période qui mériterait un nouvel examen. En effet, qu'ils soient arabes ou non, ceux qui se sont penchés sur les débuts du livre arabe à un titre ou à un autre n'ont couvert qu'un pan de la production, celui des publications dites «légitimes», reprenant les catégories implicites, mais aussi les pratiques, les usages et les qualifications qui relèvent, globalement, de l'Europe des Lumières. Or, les témoignages ne manquent pas pour déceler les traces d'une édition en quelque sorte parallèle, plus «populaire», possédant ses propres modes de fonctionnement et son

9. Le développement de cette branche sera toujours entravé par un problème endémique de contrefaçon qui ne trouvera pas de solution malgré les efforts égyptiens.
10. L'administration khédiviale promulgue les deux premières législations relatives au contrôle des publications imprimées en langues étrangères et en arabe, respectivement en 1857 et 1859. La constitution de 1923 sera la première à reconnaître expressément le droit à la liberté d'expression. Voir H.M. Mahjûb, *Al-riqâba 'alâ al-intâj al-fikrî fi Misr mundhu dhuhûri-hâ hattâ al-ân* [La Censure en Égypte, des origines à nos jours], Le Caire, dâr al-'arabî, 1998.
11. R. Jacquemond, «Quelques aspects du droit d'auteur en Égypte», *Bulletin du CEDEJ*, n° 25, 1^{er} sem. 1989, p. 155-175.
12. Voir Y. Gonzalez-Quijano, «La littérature des trottoirs et le livre islamique», *Les Cahiers de l'Orient*, 4^e trim. 1990.

marché. Si l'on prête davantage attention à certains témoignages de l'époque, tel cet article du penseur réformiste du temps, Muhammad 'Abduh, tonnant en 1881 dans un article du *Journal officiel*, qu'il dirigeait alors, contre l'invasion du marché par ce type de publications, et si l'on examine sous le même jour les remarquables recensements bibliographiques dont on dispose pour cette période¹³, il y aurait probablement matière à construire un nouveau récit de l'édition arabe à cette époque, un récit qui ne ferait plus de l'introduction de l'imprimerie une rupture mais au contraire, par bien des aspects, une poursuite de la tradition manuscrite, à l'image des premiers acteurs de l'imprimé arabe venus, pour nombre d'entre eux, non pas d'horizons vierges mais issus, à l'opposé, des centres de formation à la culture arabe classique, y compris dans ses aspects les plus religieux, les plus traditionnels et, pourrait-on croire, les plus opposés à l'innovation¹⁴.

Le temps des difficultés

Pour l'Égypte, l'entrée dans la seconde moitié du XX^e siècle est marquée par la révolution de 1952. Les politiques culturelles que le pouvoir nassérien commence à mettre en œuvre à la fin des années 1950 prennent un tour radicalement différent avec le virage socialiste du début des années 1960, lorsque les autorités décident une planification de l'économie sur le modèle soviétique. Le secteur éditorial, tout comme la presse et les entreprises d'impression, est alors presque entièrement étatisé¹⁵. Si la mobilisation des élites intellectuelles autour du projet nassérien permet la poursuite d'un ambitieux programme de développement culturel, les plus lucides décèlent, bien avant la fin de l'expérience nassérienne, l'échec d'une bureaucratie moins soucieuse de la qualité que des objectifs quantitatifs définis par les plans quinquennaux successifs. Pour nombre d'observateurs nostalgiques, cette période peut rester l'âge d'or de l'édition égyptienne, celui d'une édition subventionnée, offrant à un prix souvent dérisoire des ouvrages de qualité qui marqueront toute une génération de lecteurs arabes. Il n'en demeure pas moins que cet effort considérable déstabilise totalement le secteur privé et que Le Caire perd peu à peu son statut de capitale éditoriale arabe au profit de Beyrouth et de son industrie du livre ultra-libérale. Malgré cela, l'expérience égyptienne d'une gestion dirigiste d'un secteur éditorial dominé par l'État constituera le modèle de développement adopté par la plupart des jeunes États arabes «socialistes» tels que l'Algérie ou la Syrie mais également, un peu plus tard, certaines monarchies du Golfe désireuses d'édifier leurs propres structures nationales dans ce domaine.

Succédant à Gamal Abdel Nasser au début des années 1970, Anouar al-Sadate opère un brutal retournement d'alliances conjointement à une dénationalisation presque totale de l'économie nationale. À la faveur des mesures décidées dans le cadre des politiques d'ouverture économique, le secteur éditorial connaît une importante

13. A. Nusayr, *Arabic Books Published in Egypt during the Nineteenth Century*, American University in Cairo Press, 1990.
14. Voir M.M. Al-Tannâhî, *Al-kitâb al-matbû' fî Misr fîl-qarn al-tâsi' 'ashar* [Le Livre imprimé en Égypte au XIX^e siècle], Dâr al-hilâl, coll. «Kitâb al-hilâl», n° 548, août 1996.
15. Pour une présentation plus détaillée de l'édition égyptienne durant cette période, voir Y. Gonzalez-Quijano, *Les Gens du livre. Édition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine*, Paris, CNRS éditions, 1998.

restructuration marquée par la forte diminution du rôle joué par les éditions nationales conjointement à une restructuration industrielle autour des acteurs les plus puissants. Pourtant, c'est davantage de manière indirecte que le secteur de l'édition va subir les conséquences de l'adoption de politiques économiques libérales. En effet, la fin des entraves douanières et la libéralisation (relative) du régime politique va permettre à l'Égypte de combler le retard technologique pris durant les dernières années de l'ère nassérienne. Coïncidant ainsi avec l'arrivée de capitaux souvent liés au boom pétrolier des années 1970, l'introduction de l'édition informatisée permet une reprise assez marquée de la production éditoriale. Néanmoins, ce nouvel essor s'opère dans un contexte culturel inédit et le livre qui se publie alors est fondamentalement différent de ce qui avait été produit en Égypte jusque-là. La période voit en effet l'introduction dans la région de pratiques de consommation de masse qui assurent le développement d'industries culturelles exploitant ces vastes marchés créés par l'arrivée des jeunes générations nées à l'ère des indépendances, et désormais majoritairement urbanisées et éduquées.

Un produit éditorial symbolise à lui seul cette nouvelle phase de l'édition arabe moderne, le «livre islamique» (*al-kitâb al-islâmî*), lequel ne se confond en aucun cas avec les classiques ouvrages de l'édition religieuse, un des constituants importants de l'édition arabe depuis ses débuts. Moderne par ses procédés de fabrication, par sa composition et par son écriture, par ses illustrations et par ses thèmes, par ses modes de diffusion et par son intégration à un système de production où le livre n'est qu'un élément parmi d'autres au sein d'une gamme de produits «culturels», le livre islamique conquiert très rapidement la première place sur la scène éditoriale égyptienne mais également sur l'ensemble des marchés arabes et musulmans. Porté par les interrogations identitaires qui se traduisent politiquement par la montée en puissance des mouvements islamistes, et probablement subventionné à ce titre dans nombre de cas – bien que cela ne suffise pas à expliquer son succès et l'importance de sa diffusion –, le livre islamique représente la partie la plus rentable et la plus dynamique de l'édition égyptienne, et arabe contemporaine. Quel que soit le jugement que l'on peut porter sur sa qualité intrinsèque, il met en évidence l'existence d'une demande du public arabe pour une matière imprimée correspondant à des usages spécifiques, en partie négligés par l'édition arabe légitime, héritière des modèles européens.

Suffisant pour permettre la survie d'un certain nombre d'entreprises, l'essor du livre islamique ne saurait masquer les réelles difficultés d'une édition arabe qui reste terriblement en deçà de ses potentialités¹⁶. Alors qu'ils demeurent à la recherche d'une représentation efficace, les professionnels arabes du livre continuent à déplorer, un demi-siècle plus tard, les mêmes problèmes qui avaient entravé l'essor de l'édition égyptienne incarné par les éditions Dâr al-Maaref: faiblesse du lectorat en raison d'un taux d'analphabétisme souvent supérieur à 50% de la population, en dépit des progrès de l'éducation; marginalisation des pratiques de lecture, notamment faute de méthodes

16. Quelles que soient leur imprécision, il demeure que les statistiques mondiales, notamment celles de l'Unesco, mettent en évidence que la population arabophone, représentant presque 4% de la population mondiale, dispose de moins de 1% de la production éditoriale mondiale. Voir «Le Livre et l'édition en Égypte», *Bulletin du Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales*, n° 25, Le Caire. CÉDÉJ, 1^{er} sem. 1989.

éducatives appropriées; concurrence de plus en plus forte des industries culturelles utilisant le son et l'image; absence de structures professionnelles assurant, notamment en ce qui concerne les droits, le respect des intérêts économiques des acteurs les plus dynamiques; et enfin réticences politiques entravant la création d'un marché éditorial à l'échelle régionale.

Un avenir malgré tout?

C'est pourtant sur ce dernier terrain que les données sont peut-être en train de changer, ce qui permet de conserver quelque espoir pour l'avenir du livre dans cette région. Compte tenu de l'accumulation des problèmes auxquels se trouve confrontée l'édition arabe, une amélioration de l'offre n'est envisageable que si les acteurs qui possèdent le meilleur potentiel se trouvent en mesure d'appuyer leur développement sur un marché non pas restreint aux seules limites nationales, au sens étroit du terme, mais bien étendu à la totalité de la zone arabophone. À la notable exception des tous premiers temps de l'imprimé arabe, à la fin du XIX^e siècle, l'existence d'un tel marché s'est toujours heurtée aux contraintes imposées par des pouvoirs politiques très sourcilieux quant à l'exercice de leurs prérogatives. Néanmoins, il est de plus en plus manifeste que les industries culturelles de l'ère de la globalisation sont en passe d'imposer leur propre logique économique transnationale, selon un processus qui semble même s'accélérer: une décennie sépare la création du premier quotidien arabe international (*Asharq al-Awsat*, à partir de capitaux saoudiens mais réalisé à Londres) de la première station satellitaire panarabe (Middle-East Broadcasting Corporation, à Londres également, au début des années 1980); cinq années ont suffi pour que la plupart des barrières étatiques cèdent devant l'irrésistible extension du réseau Internet qui offre aujourd'hui de nombreuses possibilités de contourner les obstacles à la libre circulation du livre¹⁷.

Prise, largement malgré elle, dans un puissant mouvement de réorganisation du système de communication symbolique, l'édition arabe trouvera peut-être dans ces évolutions technologiques, pourtant jugées dans d'autres contextes menaçantes pour l'avenir de l'imprimé, l'occasion d'effectuer sa percée.

17. Voir, entre autres exemples, le site américain offrant une sélection d'ouvrages arabes interdits pour des raisons morales et/ou politiques: www.arabtimes.com.

**LES MUTATIONS DU LIVRE
ET DE L'ÉDITION DANS LE MONDE
DU XVIII^e SIÈCLE À L'AN 2000**

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL
SHERBROOKE 2000

SOUS LA DIRECTION DE
JACQUES MICHON ET JEAN-YVES MOLLIER

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
L'HARMATTAN

